

La Feuille de Route n° 52bis

Numéro spécial décembre 2005

L ARME DAUSTERLITZ : LE CAMP DE BOULOGNE

VIVRE EN SOLDAT A BOULOGNE

Par Jérôme Croyet,

Docteur en histoire, archiviste adjoint aux A.D. Ain & collaborateur au magazine Napoléon 1er

Dans les premiers temps de leur arrivée, les soldats sont logés sous la tente mais ils sont rapidement autorisés à construire des baraques pour se loger. « Vous pouvez faire prendre, dans les taillis de cette année des forêts de Boulogne et de Hardelot, les perches et les branches nécessaires au campement ; et, en général, vous pouvez vous servir des forêts pour tous les bois dont vous aurez besoin, en le faisant en bon propriétaire et surtout avec des procès-verbaux et formes requis. Prévenez l'inspecteur des forêts qu'il recevra, sous peu de jours, des ordres du Ministre des Finances pour cet objet¹. Bonaparte conscient de la nécessité d'entretenir une troupe saine supervise l'emplacement des régiments afin de leur éviter les airs malsains : « On construit un port à Ambleteuse ; on y a besoin de beaucoup d'ouvriers. J'ai ordonné qu'on y campât un Bataillon de la 43^{me} ; mais je crains que l'air ne soit malsain et nous sommes dans la saison des fièvres. Veillez à ce que le camp soit placé de manière que les marais qui sont au-dessus d'Ambleteuse n'y aient aucune influence. Si l'on peut trouver un emplacement sain, faites venir des effets de campement pour y camper le deuxième Bataillon, de manière à fournir 4 à 500 travailleurs par jour, sans que la santé du soldat soit compromise par les travaux »². Les hommes aussi craignent cet air impur et Chevillet, stationné au camp de Zest, n'aime pas son cantonnement sur l'île de Walchereh, réputé inconfortable par son insalubrité mais pas par les jolies filles ni l'abondance de poissons des bords du Helder, car, pour beaucoup des soldats se trouvant là, le camp de Boulogne est un intense moment de découverte et d'ouverture sur le monde.

Des centaines de milliers de perches et de lattes sont prélevées dans les forêts avoisinantes, notamment à la Capelle³. Les baraques peuvent abriter 15 hommes. Les murs sont en torchis et en gazon renforcés de pierres prélevées sur la côte. La toiture est faite de paille. Les hommes couchent sur de la paille qui, contrairement à beaucoup de camps et cantonnements du temps de guerre, est renouvelée régulièrement. Les travaux de construction de ces baraques sont confiés aux soins d'officiers du génie qui n'hésitent pas à employer des artisans locaux, rémunérés. Ainsi, les serrurerie et les réparations faites aux écuries d'Abbeville en l'an XII, sont payées 3 599 francs à l'entrepreneur Vallois. Cette année là, les travaux faits au camp de Montreuil sont tels, qu'il manque 23 166 francs dans les caisses du génie pour les régler. Dans ce même arrondissement, durant l'an XIII, outre l'emploi d'ouvriers militaires, on fait appel à des couvreurs, des peintres et des cordiers. Des ouvrages ordonnés par le ministre, les 2 janvier, 11 avril, 5 juin et 17 septembre 1804, au camp de Montreuil sont payés 66 166 francs à des entrepreneurs.

L'édification de ce camp surprend tout le monde, surtout les soldats : « ce camp n'a pas été imité et ne le sera sans doute jamais. Nos ennemis, quels qu'ils soient, n'ont jamais rien fait de semblable » écrit le futur capitaine Gervais. Cette situation est un ravissement pour la troupe : « mon cher père, me voilà... dans une des plus agréables situations où je me suis jamais vu ; je crois pas qu'on puisse être plus heureux dans mon métier de militaire » écrit l'infanterie Chevillet le 5 juillet 1804. Par l'édification de ce camp, Napoléon entend imposer sa puissance à ses hommes et démontrer sa force à ses ennemis.

Les baraques des sous-officiers et des soldats sont alignées sur 3 ou 4 rangées, sur une file, précédées les baraques en bois des officiers. Si les baraques des officiers sont de véritables petites villas avec volières, basses-cour, clapiers, colombiers et jardins, celles des hommes du rang font « seize pieds de longueur et de largeur, quatre pieds de hauteur au carré, recevant facilement chacune seize hommes, dont huit de chaque côté... elles étaient espacées entre elles, en tout sens, de huit pieds. Elles étaient entièrement uniformes, composées de paille, de perches et de bois. Pas une perche, pas une harte, pas une botte de paille de plus à l'une que l'autre »⁵. Des puits et des jardins sont affectés à chaque compagnie ainsi que les lieux d'aisance. Les camps sont séparés

¹ Bonaparte au Général Soult, le 14 septembre 1803

² Bonaparte au Général Soult, le 12 septembre 1803

³ En effet, au camp de Boulogne, Chevillet découvre le goût et l'amertume de la bière. Il découvre aussi la mode et le style de vie des Hollandais et s'étonne devant les moulins à vent de Bréda. Il tombe amoureux en décembre 1803.

⁴ Ces bois sont aussi débités en lattes, notamment ceux de la forêt de l'Épine. Les travaux effectués dans cette forêt sont l'œuvre d'un menuisier d'Auberville.

⁵ Mémoire du capitaine Gervais.

par des allées pavées spacieuses, alignées au cordeau avec leurs allées d'arbres, leurs bords de gazon et leurs parterres soigneusement entretenus. Les allées sont garnies de statues en argiles, de colonnes, de pyramides et d'obélisques. Ces rues séparant les Régiments et les Bataillons portent le nom de victoire ou d'un défenseur de la Patrie mort au champ d'honneur. Il y a les rues de Valmy, de Fleurus, des Pyramides, de Marengo. Les faisceaux d'armes sont alignés devant chaque baraque. Tous ceci ressemble plus à une ville qu'à une réunion de troupe. La discipline y est rigoureuse. Chaque camp était établi de la même façon.

- Le Camp de Droite se situait à 200 mètres à l'ouest de la Colonne.

- Le Camp de Gauche se trouvait entre le Portel et Outreau. Ils sont tous orientés pour la ligne de bataille S-S-O, N-N-E, large de 1.000 mètres sur 100 de profondeur.

L'armée de Hollande est cantonnée de la même manière : « chaque division, chaque régiment occupe un terrain parallèle, formé carrément et divisé par quartiers, lesquels se trouvent limités et entourés de redoutes élevées en terres et gazons, si bien que toute l'artillerie s'y trouve logée : dans l'enceinte de chaque quartier, les divers régiments ont construits en bois de sapin et gazon des rangées de baraques parallèles, ce qui forme de longues rues, larges et bien alignées ; derrière des rues principales, il y a une seconde ligne de rues formées de tentes de toile bien disposées, également bien alignées ; dans les intervalles de place et place, l'on y voit quantité de baraques et tentes plus élégantes les unes que les autres ; ce sont celles des officiers... puis à la droite de chaque régiment, se trouvent les tentes les plus élégantes des colonels ; et puis à la droite de chaque division, l'on voit les tentes encore plus folles des généraux et de leurs état-majors ; ces dernières ressemblent à des lieux enchantés, elles réunissent tout ce que l'art et le bon goût peuvent avoir de plus agréable ».

Manger

Les camps possèdent de vastes cuisines avec chaudières et des fours pour les boulangers. Les cuisines, à raison d'une par compagnie, sont disposés derrière les tentes elles mêmes disposés derrière les baraques. Elles font 30 mètres carrés avec des gazons sur 4 pieds de haut. Chaque section de la compagnie fait la cuisine dans un angle, le centre étant réservé au service commun. Ceux-ci étaient allumés de 4 heures du matin à 19 heures. Des maçons servaient à la construction et à l'entretien de ces fours. L'armée mangeait 3 fois par jour à 7 heures du matin, à 11 heures 30 et à 18 heures. On sonnait alors à la soupe. Un détachement de soldats avec un officier était en faction près du pain, des cuisines pour le maintien de l'ordre. On servait de la viande un jour sur deux et seulement à partir de midi, le soldat recevait alors 250 g. Les jours sans viande, les hommes recevaient 96 g de fromage. Chaque soldat percevait 250 g de pain et 180 g de biscuit. La soupe du soir était à base de légumes, pois, fèves, riz ou haricots, entre 60 et 120 g par tête. Des sources d'eau procuraient la boisson des soldats et permettaient l'arrosage des jardins. Ces sources étaient gardées en permanence par des sentinelles. Les magasins de vivre se trouvent disposés pour chaque division dans l'enceinte du camp. Des guinguettes s'installaient non-loin des camps où les soldats pouvaient danser. En Hollande, au camp de Zest, se trouvent mêlées au camp militaire des baraques qui abritent des cafés et des cantines, où les soldats peuvent se procurer tout ce qu'on peut désirer »⁶.

L'ENTRAÎNEMENT DE LA TROUPE

Par Jérôme Croyet,

Docteur en histoire, archiviste adjoint aux A.D. Ain & collaborateur au magazine Napoléon 1er

Dans de vastes terrains près des Camps, les soldats s'entraînent pendant de longues heures à manœuvrer, à manier leurs armes ou au tir lorsqu'ils ne sont pas employés aux travaux des ports ou à manœuvrer sur les bateaux de la Flottille. La pluridisciplinarité est de mise, ainsi, les chasseurs du 12^e régiment de chasseurs à cheval sont démontés et équipés de mâtres bi-jurésacs, 150 hussards du 7^e sont embarqués pour manœuvrer à bords de « ville d'Anvers » et « ville de Montpellier » avec tout leur équipement et des vêtements de fil. 30 hussards du 8^e sont désignés, le 17 novembre 1803, pour servir les pièces d'artillerie qui démontent la rade de Boulogne avec les artilleurs du 2^e régiment d'artillerie à cheval, suivant les vœux généraux de Berthier, exprimés le 21 août 1803 : « Les garnisons de Boulogne et de la rade, ont à l'avenir pour usage des avions ; elles suivront la marche des bâtiments ; elles devront servir le canon et enfin, sous tous les services de la rade, il y aura toujours des bateaux ». Ces directives sont rappelées par Bonaparte à Soult, le 6 octobre 1803 : « Il faut exercer les soldats à nager, à faire dans tous les jours, en se relevant toutes les trois heures, les soldats s'exercent sur des péniches et les bateaux canoniers, lorsqu'ils peuvent aller en rade, un lorsqu'ils ne peuvent y aller, dans le port. Dès après-demain, je commence à faire nager la Garde sur six péniches. Chaque détachement y restera deux heures, de manière qu'on exercera toute la Garde à pied chaque jour ». Ces directives concernent toute l'armée et surtout l'infanterie qui se transforme en une formidable machine de guerre polyvalente et instruite : « On nous exercera à la manœuvre de la mer. Nous embarquons sur des péniches, et nous allons faire le coup de canon avec les gros bâtiments anglais » écrit le futur capitaine Geisvils.

Au Camp de Boulogne, Napoléon crée un corps de Dragons à Pieds et démonte beaucoup de cavaliers en partant du principe, adopté par Hoche lors de l'expédition d'Irlande avec le 2^e chasseurs à cheval, que l'on trouverait en Angleterre les chevaux nécessaires à reformer ces troupes en corps de cavalerie.


Les troupes sont entraînées à l'embarquement en se plaçant sur deux rangs en bataille sur le rivage suivant les ordres de Napoléon : « Monsieur, huit escadrilles composent la flottille de Boulogne ; chacune à 2 Divisions de péniches formant, 36 péniches et pouvant porter 2.400 hommes. Je désire qu'on exerce pendant le beau temps et qu'on établisse des signaux pour débarquer, arriver ensemble au rivage, commencer à faire feu avec l'obusier ou la pièce de 4 chargés à mitraille et avoir derrière une Division de chaloupes-canonnières pour les protéger. Il faut surtout les accoutumer à obéir aux signaux nécessaires pour s'entendre sur le débarquement, pouvoir dire à une Division de péniches de débarquer à gauche et à droite de tel point ; accoutumer les Commandants des péniches à reconnaître les signaux et à y obéir promptement »⁷.

A côté de ces manœuvres, la troupe suit un entraînement classique à chaque arme : exercices de feu, petite guerre et grande manœuvre. Les troupes sont régulièrement passées en revue au son de la musique. Individuellement, Boulogne est aussi l'occasion de se perfectionner, ainsi Chevillet, trompette au 8^e régiment de chasseurs à cheval, profite de son séjour au camp de Zest, en 1804, pour se perfectionner à la clarinette mais aussi à l'escrime avec son lieutenant M. Faigard.

⁶ Mémoires de Chevillet.

⁷ Napoléon au Ministre de la Marine, Desclés, le 11 mars 1805.





**LES OFFICIERS DU 8^e HUSSARDS
AU CAMP de BOULOGNE
1802 - 1804**

par Robert Alazet, collaborateur à Uniformes et Tradition Magazine

Rappel

En décembre 1802 le 8^e hussards est à la Brigade Margaron, Division Hautpoul, Camp de Saint-Omer. Le 15 août 1803, remise des premières croix de la Légion d'Honneur. Prise d'armes et défilé. Marulaz et Lasalle sont élevés au grade de commandant de l'ordre. Le 5 décembre 1804, les régiments reçoivent leurs aigles à l'École Militaire. Le 1^{er} février 1805, Lasalle et Marulaz sont nommés généraux de brigade.

Série de portraits des officiers du régiment

Ces portraits ont été offerts à leur colonel par les officiers du régiment. Pastels réalisés par le peintre d'origine flamande Boos. Au nombre de 22 portraits, cette collection se trouvait au complet au château de Filain en 1859. En 1912, 22 portraits sont répertoriés : 12 sont exposés au Musée de l'Armée ; un chez la générale Vanson ; 8 collection A. Dépreaux et un chez le colonel E. Martin. Les causes de cette réalisation sont encore obscures. D'après la tradition familiale, ces pastels auraient été réalisés en l'an XIII. Lorsque le colonel Marulaz reçut les étoiles de général de brigade, il offrit à tous ses officiers, une superbe pelisse en souvenir de son passage parmi eux au régiment. Pour le remercier, chaque officier lui fit don de son portrait. La signature de l'artiste qui se trouve sur un de ces pastels : "Boos pin An XI" nous donne la date de réalisation de ces ouvrages. De plus, le portrait du chef d'escadron Becker porte au dos Becker, chef d'escadron au 8^e hussards, âgé de 36 ans. Cette collection a donc été réalisée en 1803 lorsque le 8^e hussards se trouvait au camp de Boulogne. D'après les États militaires, en 1804, le nombre d'officiers était de 38. Il manquerait donc 16 portraits à cette collection ? Le portrait du capitaine Marechal (beau fils du général Marulaz) doit faire partie de cette collection.

Tenue du 8^e hussards sous le Consulat

D'après le décret du 19 août 1797, il porte la pelisse et le dolman en drap vert foncé, gilet et épaulettes en drap vert foncé (une verte en campagne ?) collet et parements écarlates. Tresses, boutons, cordon et bouton argent. Ceinture élastique à boucles argent. Ces portraits apportent les précisions suivantes : La fourrure bordant les pelisses est blanche. Un large galon argent encadre la pelisse en passant les boutons vert foncé de la pelisse. Le port de la moustache, tradition de l'armée, paraît être respecté par les officiers du régiment. Les parties linéaires remplacent les calottes. Têtes nues, certains officiers portent leur coiffure (à l'exception de Colback et de l'ingénieur écarlate) cordons, épaulettes et glands argent. Contrairement aux autres portraits, le capitaine Marechal (son frère) est représenté en tenue de campagne, surtout vert foncé à collet et parements écarlates, épaulettes, contre épaulettes et bouton argent, gilet blanc. La garde et le pommeau de son sabre semblent être argentés ou en acier.

LA GRANDE ARMÉE EN 1805

Le terme Grande Armée apparaît dans la correspondance de Napoléon en mars 1804. Il décide de ce nom, de son quartier général à Pont de Briques, pour qualifier une campagne importante, l'invasion de l'Angleterre, sous son commandement. Suite à la défaite de Trafalgar, malgré les prétentions impériales sur l'Angleterre, cette appellation s'étend progressivement au reste de l'armée et, malgré son apparence éphémère et étonnée, elle n'est en aucun cas dépourvue de sens. En effet, le succès militaire impérial ne peut seulement se résumer qu'au génie stratégique de Napoléon, il résulte également d'une série de facteurs démontrant, à tous les niveaux, que "la Grande Armée" fut la meilleure formation de combat créée pendant cette période.

La Grande Armée de 1805 est une formidable machine de guerre rodée par 10 ans de campagnes républicaines et napoléoniennes d'entraînement. Cette Grande Armée est composée d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie et de la Garde. Elle est issue des armées républicaines et aussi de la conscription. Les prévisions du ministre de la Guerre tablent sur une armée de 526 918 hommes. Malgré des soldats absents de nombreux pour diverses raisons, mais ne représentant qu'un chiffre minime, l'effectif reste imposant. « Jamais depuis l'an II, un gouvernement n'avait possédé d'un force militaire comparable. Celle-ci constituée, pour plus de la moitié, de conscrits de fraîche date. De 1800 à 1815, plus de 300 000 conscrits ont été appelés sous les drapeaux, dont plus de 150 000 provenant des classes de 1803 à 1805⁹. Les conscrits ont été peu à peu incorporés dans les unités ainsi composées d'un noyau de soldats de l'Ancien Régime et de plus de 45% d'anciens volontaires de 1791 et de 1792 et de recrues de 1793-1794¹⁰. Toutefois, cet accroissement des effectifs se fait au détriment d'un esprit volontaire : entre l'an IX et l'an XIII, le nombre d'hommes qui manque à trois appels successifs est estimé à 27%. Pour pallier à cela, Napoléon recrute plus largement grâce aux volontaires qui marchent sous les drapeaux, dans des compagnies d'élites régimentaires, les individus de petites tailles jusque la réforme et les fils de bonnes familles qui peuvent se permettre de payer un remplaçant, dans les Vélites de la Garde par la promesse d'un service prestigieux. A cela se joint des réformes profondes de l'armée qui la constitue en outil de guerre. 64% des hommes sous les drapeaux en 1805 ont entre 30 et 44 ans. Soldats de la Révolution, 85% des ces derniers ont dépassé les 15 ans de service et une ancienneté de grade qui atteint, pour 74% d'entre eux, au minimum 3 ans.

L'infanterie de ligne se compose de 90 régiments¹¹ et l'infanterie légère de 27 régiments¹², totalisant 401 845 fantassins¹². Les demi-brigades sont réformées et reorganisées en régiments, terme repris de l'Ancien Régime. Cette réorganisation permet de renforcer l'encadrement avec l'accroissement du nombre de capitaine et de lieutenants par bataillon, pour améliorer les manœuvres et la création d'une fonction de major¹³ qui peut remplacer le colonel et veiller à la comptabilité, la police, l'instruction et la discipline. L'instruction est améliorée par la création d'un bataillon de dépôt, chargé de dégrossir l'instruction des recrues, conscrits, remplaçants ou volontaires, dont l'apprentissage final se fait au sein de la section

⁹ Sur 245 conscrits des ans XI et XII à présenter au tirage au sort à la Guillotière, Rhône, 78 sont morts, 66 sont absents et 14 en service, faisant que seuls 37% des jeunes de 20 ans sont aptes à concourir au tirage au sort. En l'an XIV, en Isère, la conscription doubla le nombre d'hommes, à partir de 4% de la population.

¹⁰ BERTAUD (Jean Paul) : « L'armée de terre, la veille de la campagne de 1805 » in Revue du Souvenir Napoléonien n°439, juillet-août 2005.

¹¹ 71 ont 3 bataillons et 19, 4.

¹² 24 ont 3 bataillons et 3, 4.

¹³ Sur 368 conscrits des ans X à XIV de Hautes Alpes, la majorité d'entre eux sont dirigés sur l'infanterie (500), avec une prépondérance à partir de l'an XI pour l'infanterie légère (356, tous pour le 3^e Régiment d'Infanterie Légère).

¹⁴ Il ne faut pas confondre le major d'épaulettes d'un major issu du service de santé qui a à certaines fonctions militaires et ne porte pas les épaulettes symboles d'une autorité militaire.

encadré par des sous officiers expérimentés. La création des régiments, le 21 septembre 1803, est comme nous l'avons vu, dictée par un souci technique mais aussi politique : ainsi, Napoléon brise les cannes et les chapeaux des généraux et l'impose comme le seul maître. Ainsi formés, les régiments peuvent concourir à la formation pratique des divisions, créées en 1798, réunissant plusieurs régiments d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, qui elles mêmes peuvent être regroupées en corps d'armée.

La cavalerie est elle aussi l'objet d'une réforme puisqu'elle reçoit une nouvelle mission. Outre la formation des régiments sur le pied de ceux d'infanterie avec un escadron de dépôt, la création d'une cavalerie lourde, les cuirassiers, ouvre le champ à un nouvel emploi tactique : la charge de front par des coups de bouoir qui est ensuite exploitée par l'infanterie. Pour cela, 12 régiments de cavalerie sont transformés en 12 régiments de cuirassiers, soit 8 472 hommes. A cela s'ajoute la cavalerie légère constituée de 24 régiments de chasseurs à cheval, 10 régiments de hussards soit 33 202 cavaliers comptés les carabiniers, qui ne sont pas encore dans la cavalerie lourde puisqu'ils n'ont pas encore la cuirasse et le casque, arrivés en 1812. La cavalerie de ligne, composée des seuls dragons, les lanciers n'arrivent qu'en 1811, rassemble 31 140 hommes.

L'artillerie, arme de Napoléon, n'a cessée de gagner de l'importance. Elle est organisée en 8 régiments à pieds et 6 régiments à cheval, pour un effectif de 43 000 hommes. Elle est dotée de matériel nouveau. En effet, l'arrêté du 2 mai 1803 modifie le système Gribeauval en créant les unités de pièces de 12, de 6, et d'obusiers de 24. L'artillerie compte 1 678 canons pour 170 000 000 boulets produits entre 1800 et 1815 permettant jusqu'à 300 000 tirs par jour en campagne.

Le génie réorganisé le 10 octobre 1801, comprend un état major de 365 officiers, 4 bataillons de sapeurs et 6 compagnies de mineurs & de gardes.

La gendarmerie voit elle aussi ses effectifs augmenter pour atteindre 2 500 brigades et 15 600 hommes.

La Garde quant à elle réunie 12 187 hommes d'élite répartis entre infanterie, cavalerie et artillerie.

LE CAMP DE BOULOGNE APRES LE DEPART DES TROUPES EN SEPTEMBRE 1805.

Philippe Sergent et David Naus
<http://perso.wanadoo.fr/david.naus/>

En août 1805, avant son départ, Napoléon reorganisa la flottille (décret de 30 août 1805). Les Escadrilles d'Étaples, de Wimereux et Ambleteuse devaient être réunies à Boulogne. Dans ces ports devaient être maintenus des bateaux pouvant se mettre en rade. L'Amiral Lacrosse, Commandant des ports devait maintenir l'entraînement des équipages, attaquer l'ennemi aussitôt qu'il en avait l'occasion. Il disposait pour cela de 72 canonnières et de 6 prames. Le reste des bâtiments devait rester à flot au delà du barrage, en restant armé et avec un équipage couchant à bord. Le 1^{er} octobre 1805, la ligne d'embossage fut attaquée par des brûlots lancés par les anglais qui étaient agacés des salves tirées par la flottille pour fêter les victoires de la Grande Armée en Allemagne. Napoléon avait aussi décidé la fortification des environs de la ville. Le Boulonnais devint un camp retranché. Sur les hauteurs de la ville, 16 bastions en terre furent installés, 3 étaient placés sur l'emplacement du Camp de gauche, un sur la montagne d'Outreau (sur les ruines du fort Montplaisir), 3 à Ostrove et à la Waroquerie, 3 sur le mont Drhingen, entre Wicardenne et Maquebras et au mont des Moulins, 4 sur l'emplacement du Camp de Droite. Pour renforcer ces bastions, il fut décidé la construction de 6 forts. Un au mont de Coupe, un sur la hauteur du petit moulin, un à la ferme du Renaud, un au mont Lambert, un sur le chemin de Wimille, au moulin à huile, un entre Thérinetban et la mer. Le 27 novembre 1805, au quai de la Victoire, 9 canonnières explosèrent provoquant de sérieux dégâts dans le quartier maritime. Le Maréchal Brune prend le commandement du camp, il avait sous ses ordres 20 000 hommes sans compter les marins de la flottille. En avril 1806, il y avait dans le port de Boulogne, 260 canonnières, 350 bateaux canonnières, 360 péniches et 360 transports. L'Expedition n'était pas abandonnée; la correspondance entre le Ministre de la Marine Décrets et l'Amiral Lacrosse le prouve. Durant le printemps 1806, des négociations diplomatiques entre la France et l'Angleterre reprirent. Les hostilités dans le détroit cessèrent. Les corsaires boulonnais redevirent des pêcheurs. Cette trêve ne dura qu'un temps. Dans la nuit du 8 au 9 octobre 1806, des péniches anglaises lancèrent une centaine de fusées incendiaires qui firent de sérieux dégâts en ville mais il n'y eut pas de victimes. La flottille avait bien du mal à tenir la ligne d'embossage avec des bateaux de plus en plus avariés. Pour envahir l'Angleterre, Napoléon ne comptait plus sur la flottille de Boulogne mais sur la construction d'une flotte de haut-bord à Anvers. En 1808 et en 1809, les troupes avaient presque toutes abandonnées les camps, la lutte avec l'Angleterre prenait un nouveau caractère avec le blocus commercial. En 1811, Napoléon reprit ses préparatifs pour une expédition en Angleterre, il ordonna que le port de Boulogne soit aménagé afin que 400 unités puissent sortir en une seule marée (décret du 13 juillet 1811). Février 1812, une partie des bateaux partirent pour Gravelines, Dunkerque et Cherbourg. A Boulogne ne restèrent que 15 prames, 2 canonnières, 75 bateaux canonnières, 24 péniches, 2 avisos mouches, soit en tout 145 bâtiments. Au printemps, le Maréchal Ney quitta Boulogne pour l'Allemagne, les régiments ainsi que leurs dépôts quitterent les camps. Il ne restait plus au Commandant Saint-Haouën que quelques matelots de gardiennage et la Garde nationale pour la défense de la côte.

VIE DE L'ASSOCIATION



Du 30 novembre 2005 au 4 décembre 2005, 6 membres de l'association Maréchal Suchet, armée des Alpes étaient présents au bicentenaire de la bataille d'Austerlitz. Le 3 décembre 2005 ils chargeaient à Austerlitz. Le groupe était cantonné à la Stara Posta (quartier général de Murat il y a 200 ans) où l'on a pu retrouver des vieilles connaissances et vider quelques piva. Durant la bataille les membres du groupe en 4^e & 8^e hussards (les gardes d'honneur n'existant pas), tant à cheval (2^e escadron, brigade Broussard) et à pied (3^e escadron de la dite brigade), ont combattu cosaques, dragons russes et infanterie autrichienne. Les premiers, avec le capitaine Bounel et au matin le hussard Florival,

soutenant les seconds qui protégeaient leurs retraites. Ce jour-là, les hussards de l'association Suchet, armée des Alpes ont eu à la hauteur de leurs glorieux aïeux : si une blessure, suite à un coup de pied de cheval est à regretter, 3 pièces de canons ont été prises par le 3^e escadron; dont une enclouée par le lieutenant Croyet, ainsi que la reddition d'un régiment de hussards russes par la remise de son sabre par le colonel. Que les camarades du 6^e hussards, maître d'œuvre de la brigade Broussard, soient remerciés pour leurs efforts et que les amis de la brigade soient saluez.

Cette expédition a fait la une de la presse régionale et nationale. Le 3 décembre, au journal de 13 heures sur TF1, le président de l'association répondait à des journalistes de TF1 et mettait en scène un duel avec le garde Denolly. Le 9 décembre, les membres de l'association sont passés dans un reportage sur la reconstitution de la bataille sur la dans l'émission C dans l'air. De même, le docteur, le garde Denolly et le président ont fait les sujets de différents articles du Progrès et du Dauphiné Libéré.

